

DON JUAN. Vous ferez ce que vous voudrez. Vous savez que je ne manque point de cœur, et que je sais me servir de mon épée quand il le faut. Je m'en vais passer tout à l'heure dans cette petite rue écartée qui mène au grand couvent; mais je vous déclare, pour moi, que ce n'est point moi qui me veux battre: le ciel m'en défend la pensée; et, si vous m'attaquez, nous verrons ce qui en arrivera.

DON CARLOS. Nous verrons, de vrai, nous verrons.

## SCÈNE IV.

DON JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE. Monsieur, quel diable de style prenez-vous là? Ceci est bien pis que le reste, et je vous aimerais bien mieux encore vous étiez auparavant. J'espérais toujours de votre salut; mais c'est maintenant que j'en désespère; et je crois que le ciel, qui vous a souffert jusqu'ici, ne pourra souffrir du tout cette dernière horreur.

DON JUAN. Va, va, le ciel n'est pas si exact que tu penses; et si toutes les fois que les hommes...

## SCÈNE V.

DON JUAN, SGANARELLE, UN SPECTRE (en femme voilée).

SGANARELLE (apercevant le spectre). Ah! monsieur! c'est le ciel qui vous parle, et c'est un avis qu'il vous donne.

DON JUAN. Si le ciel me donne un avis, il faut qu'il parle un peu plus clairement, s'il veut que je l'entende.

LE SPECTRE. Don Juan n'a plus qu'un moment à pouvoir profiter de la miséricorde du ciel; et, s'il ne se repent ici, sa perte est résolue.

SGANARELLE. Entendez-vous, monsieur?

DON JUAN. Qui ose tenir ces paroles? Je crois connaître cette voix.

SGANARELLE. Ah! monsieur, c'est un spectre; je le reconnais au marcher.

DON JUAN. Spectre, fantôme, ou diable, je veux voir ce que c'est.

(Le spectre change de figure, et représente le Temps avec sa faux à la main.)

FIN DE DON JUAN.

SGANARELLE. O ciel! voyez-vous, monsieur, ce changement de figure? DON JUAN. Non, non, rien n'est capable de m'imprimer de la terreur; et je veux éprouver avec mon épée si c'est un corps ou un esprit.

(Le spectre s'envole dans le temps que don Juan veut le frapper.)

SGANARELLE. Ah! monsieur, rendez-vous à tant d'épreuves, et jetez-vous vite dans le repentir.

DON JUAN. Non, non, il ne sera pas dit, quoi qu'il arrive, que je sois capable de me repentir. Allons, suis-moi.

## SCÈNE VI.

LA STATUE DU COMMANDEUR, DON JUAN, SGANARELLE.

LA STATUE. Arrêtez, don Juan. Vous m'avez hier donné parole de venir manger avec moi.

DON JUAN. Oui. Où faut-il aller?

LA STATUE. Donnez-moi la main.

DON JUAN. La voilà.

LA STATUE. Don Juan, l'endurcissement au péché traîne une mort funeste; et les grâces du ciel que l'on renvoie ouvrent un chemin à sa foudre.

DON JUAN. O ciel! que sens-je? Un feu invisible me brûle; je n'en puis plus; et tout mon corps devient un brasier ardent. Ah!

(Le tonnerre tombe, avec un grand bruit et de grands éclairs, sur don Juan. La terre s'ouvre et l'abîme, et il sort de grands feux de l'endroit où il tombe.)

## SCÈNE VII.

SGANARELLE.

Ah! mes gages! mes gages! Voilà par sa mort un chacun satisfait. Ciel offensé, lois violées, filles séduites, familles déshonorées, parents outragés, femmes mises à mal, maris poussés à bout, tout le monde est content. Il n'y a que moi seul de malheureux. Mes gages! mes gages! mes gages!

LA

## GLOIRE DU VAL-DE-GRACE

Digne fruit de vingt ans de travaux somptueux,  
Auguste bâtiment, temple majestueux  
Dont le dôme superbe, élevé dans la nue,  
Pare du grand Paris la magnifique vue,  
Et, parmi tant d'objets semés de toutes parts,  
Du voyageur surpris prend les premiers regards (1),  
Fais briller à jamais, dans ta noble richesse,  
La splendeur du saint vœu d'une grande princesse,  
Et porte un témoignage à la postérité  
De sa magnificence et de sa piété.  
Conserve à nos neveux une montre fidèle  
Des exquisités beautés que tu tiens de son zèle :  
Mais défends bien surtout de l'injure des ans  
Le chef-d'œuvre fameux de ses riches présents,  
Cet éclatant morceau de savante peinture  
Dont elle a couronné ta noble architecture;  
C'est le plus bel effet des grands soins qu'elle a pris,  
Et ton marbre et ton or ne sont point de ce prix.

Toi qui, dans cette coupe, à ton vaste génie  
Comme un ample théâtre heureusement fournie,  
Es venu déployer les précieux trésors  
Que le Tibre t'a vu ramasser sur ses bords,  
Dis-nous, fameux Mignard, par qui te sont versées  
Les charmantes beautés de tes nobles pensées,  
Et dans quel fonds tu prends cette variété  
Dont l'esprit est surpris et l'œil est enchanté :  
Dis-nous quel feu divin, dans tes fécondes veilles,  
De tes expressions enfante les merveilles,  
Quels charmes ton pinceau répand dans tous ses traits,  
Quelle force il y mêle à ses plus doux attraits,  
Et quel est ce pouvoir qu'au bout des doigts tu portes (2),  
Qui sait faire à nos yeux vivre des choses mortes,  
Et, d'un peu de mélange et de bruns et de clairs,  
Rendre esprit la couleur, et les pierres des chairs.

Tu te tais, et prétends que ce sont des matières  
Dont tu dois nous cacher les savantes lumières;  
Et que ces beaux secrets, à tes travaux vendus,  
Te coûtent un peu trop pour être répandus :  
Mais ton pinceau s'explique et trahit ton silence ;  
Malgré toi de ton art il nous fait confidence ;

(1) L'invention, le dessin, le coloris.

(2) L'invention, première partie de la peinture.

Et, dans ses beaux efforts à nos yeux étalés,  
Les mystères profonds nous en sont révélés.  
Une pleine lumière ici nous est offerte ;  
Et ce dôme pompeux est une école ouverte  
Où l'ouvrage, faisant l'office de la voix,  
Dicte de ton grand art les souveraines lois.  
Il nous dit fortement les trois nobles parties  
Qui rendent d'un tableau les beautés assorties,  
Et dont, en s'unissant, les talents relevés  
Donnent à l'univers les peintres achevés.

Mais des trois, comme reine, il nous expose celle  
Que ne peut nous donner le travail ni le zèle,  
Et qui, comme un présent de la faveur des cieux,  
Est du nom de divine appelée en tous lieux ;  
Elle, dont l'essor monte au-dessus du tonnerre,  
Et sans qui l'on demeure à ramper contre terre,  
Qui meut tout, règle tout, en ordonne à son choix,  
Et des deux autres mène et régit les emplois.  
H nous enseigne à prendre une digne matière  
Qui donne au feu du peintre une vaste carrière,  
Et puisse recevoir tous les grands ornements  
Qu'enfante un beau génie en ses accouchements,  
Et dont la poésie, et sa sœur la peinture,  
Parant l'instruction de leur docte imposture,  
Composent avec art ces attraits, ces douceurs,  
Qui font à leurs leçons un passage en nos cœurs,  
Et par qui, de tout temps, ces deux sœurs si pareilles  
Charment, l'une les yeux, et l'autre les oreilles.  
Mais il nous dit de fuir un discord apparent  
Du lieu que l'on nous donne et du sujet qu'on prend,  
Et de ne point placer dans un tombeau de fêtes,  
Le ciel contre nos pieds et l'enfer sur nos têtes.  
Il nous apprend à faire avec détachement  
Des groupes contrastés un noble agencement,  
Qui du champ du tableau fasse un juste partage  
En conservant les bords un peu légers d'ouvrage,  
N'ayant nul embarras, nul fracas vicieux,  
Qui rompe ce repos si fort ami des yeux,  
Mais où, sans se presser, le groupe se rassemble,  
Et forme un doux concert, fasse un beau tout ensemble,  
Où rien ne soit à l'œil mendié ni redit,  
Tout s'y voyant tiré d'un vaste fonds d'esprit,  
Assaisonné du sel de nos grâces antiques,  
Et non du fade goût des ornements gothiques ;  
Ces monstres odieux des siècles ignorants,  
Que de la barbarie ont produit les torrents,

Quand leur cours, inondant presque toute la terre,  
Fit à la politesse une mortelle guerre,  
Et, de la grande Rome abattant les remparts,  
Vint avec son empire étouffer les beaux-arts.  
Il nous montre à poser avec noblesse et grâce  
La première figure à la plus belle place,  
Riche d'un agrément, d'un brillant de grandeur  
Qui s'empare d'abord des yeux du spectateur,  
Prenant un soin exact que, dans tout son ouvrage,  
Elle joue aux regards le plus beau personnage,  
Et que, par aucun rôle au spectacle placé,  
Le héros du tableau ne se voie effacé.  
Il nous enseigne à fuir les ornements débiles  
Des épisodes froids et qui sont inutiles,  
A donner au sujet toute sa vérité,  
A lui garder partout pleine fidélité,  
Et ne se point porter à prendre de licence,  
A moins qu'à des beautés elle donne naissance.

Il nous dicte amplement les leçons du dessin (1)  
Dans la manière grecque et dans le goût romain ;  
Le grand choix du beau vrai, de la belle nature,  
Sur les restes exquis de l'antique sculpture,  
Qui, prenant d'un sujet la brillante beauté,  
En savait séparer la faible vérité,  
Et, formant de plusieurs une beauté parfaite,  
Nous corrige par l'art la nature qu'on traite.  
Il nous explique à fond, dans ses instructions,  
L'union de la grâce et des proportions ;  
Les figures partout doctement dégradées,  
Et leurs extrémités soigneusement gardées ;  
Les contrastes savants des membres agroupés,  
Grands, nobles, étendus, et bien développés,  
Balancés sur leur centre en beautés d'attitude,  
Tous formés l'un pour l'autre avec exactitude,  
Et n'offrant point aux yeux ces galimatias  
Où la tête n'est point de la jambe ou du bras ;  
Leur juste attachement aux lieux qui les font naître,  
Et les muscles touchés autant qu'ils doivent l'être ;  
La beauté des contours observés avec soin,  
Point durement traités, amples, tirés au loin,  
Inégaux, ondoyants, et tenant de la flamme,  
Afin de conserver plus d'action et d'âme ;  
Les nobles airs de tête amplement variés,  
Et tous au caractère avec choix mariés.  
Et c'est là qu'un grand peintre, avec pleine largesse,  
D'une féconde idée étale la richesse,  
Faisant briller partout de la diversité,  
Et ne tombant jamais dans un air répété.  
Mais un peintre commun trouve une peine extrême  
A sortir dans les airs de l'amour de soi-même ;  
De redites sans nombre il fatigue les yeux,  
Et, plein de son image, il se peint en tous lieux.  
Il nous enseigne aussi les belles draperies,  
De grands plis bien jetés suffisamment nourries,  
Dont l'ornement aux yeux doit conserver le nu,  
Mais qui, pour le marquer, soit un peu retenu,  
Qui ne s'y colle point, mais en suite la grâce,  
Et, sans la serrer trop, la caresse et l'embrasse.  
Il nous montre à quel air, dans quelles actions,  
Se distinguent à l'œil toutes les passions ;  
Les mouvements du cœur peints d'une adresse extrême  
Par des gestes puisés dans la passion même,  
Bien marqués pour parler, appuyés, forts et nets,  
Imitant en vigueur les gestes des muets  
Qui veulent réparer la voix que la nature  
Leur a voulu nier ainsi qu'à la peinture.

(1) Le dessin, seconde partie de la peinture.

Il nous étale enfin les mystères exquis  
De la belle partie où triompha Zeuxis (1),  
Et qui, le revêtant d'une gloire immortelle,  
Le fit aller de pair avec le grand Apelle ;  
L'union, les concerts, et les tons des couleurs,  
Contrastes, amitiés, ruptures et valeurs,  
Qui font les grands effets, les fortes impostures,  
L'achèvement de l'art, et l'âme des figures.  
Il nous dit clairement dans quel choix le plus beau  
On peut prendre le jour et le champ du tableau,  
Les distributions et d'ombre et de lumière  
Sur chacun des objets et sur la masse entière,  
Leur dégradation dans l'espace de l'air  
Par les tons différents de l'obscur et du clair,  
Et quelle force il faut aux objets mis en place  
Que l'approche distingue et le lointain efface ;  
Les gracieux repos que par des soins communs  
Les bruns donnent aux clairs, comme les clairs aux bruns ;  
Avec quel agrément d'insensible passage  
Doivent ces opposés entrer en assemblage ;  
Par quelle douce chute ils y doivent tomber,  
Et dans un milieu tendre aux yeux se dérober ;  
Ces fonds officieux qu'avec art on se donne,  
Qui reçoivent si bien ce qu'on leur abandonne ;  
Par quels coups de pinceau, formant de la rondeur,  
Le peintre donne au plat le relief du sculpteur ;  
Quel adoucissement des teintes de lumière  
Fait perdre ce qui tourne et le chasse derrière,  
Et comme avec un champ fuyant, vague et léger,  
La fierté de l'obscur sur la douceur du clair  
Triomphant de la toile, en tire avec puissance  
Les figures que veut garder sa résistance,  
Et, malgré tout l'effort qu'elle oppose à ses coups,  
Les détache du fond et les amène à nous.

Il nous dit tout cela, ton admirable ouvrage :  
Mais, illustre Mignard, n'en prends aucun ombrage ;  
Ne crains pas que ton art, par ta main découvert,  
A marcher sur tes pas tienne un chemin ouvert,  
Et que de ses leçons les grands et beaux oracles  
Élévent d'autres mains à tes doctes miracles ;  
Il y faut des talents que ton mérite joint,  
Et ce sont des secrets qui ne s'apprennent point.  
On n'acquiert point, Mignard, par les soins qu'on se donne,  
Trois choses dont les dons brillent dans ta personne :  
Les passions, la grâce, et les tons de couleur,  
Qui des riches tableaux font l'exquise valeur ;  
Ce sont présents du ciel qu'on voit peu qu'il assemble,  
Et les siècles ont peine à les trouver ensemble.  
C'est par là qu'à nos yeux nuls travaux enfantés  
De ton noble travail n'atteindront les beautés.  
Malgré tous les pinceaux que ta gloire réveille,  
Il sera de nos jours la fameuse merveille,  
Et des bouts de la terre en ces superbes lieux  
Attirera les pas des savants curieux.

O vous, dignes objets de la noble tendresse  
Qu'a fait briller pour vous cette auguste princesse  
Dont au grand Dieu naissant, au véritable Dieu,  
Le zèle magnifique a consacré ce lieu,  
Purs esprits, où du ciel sont les grâces infuses,  
Beaux temples des vertus, admirables recluses,  
Qui dans votre retraite, avec tant de ferveur,  
Mêlez parfaitement la retraite du cœur,

(1) Le coloris, troisième partie de la peinture.

Et, par un choix pieux hors du monde placées,  
Ne détachez vers lui nulle de vos pensées,  
Qu'il vous est cher d'avoir sans cesse devant vous  
Ce tableau de l'objet de vos vœux les plus doux,  
D'y nourrir par vos yeux les précieuses flammes  
Dont si fidèlement brûlent vos belles âmes,  
D'y sentir redoubler l'ardeur de vos desirs,  
D'y donner à toute heure un encens de soupirs,  
Et d'embrasser du cœur une image si belle  
Des célestes beautés de la gloire éternelle,  
Beautés qui dans leurs fers tiennent vos libertés,  
Et vous font mépriser toutes autres beautés.

Et toi, qui fus jadis la maîtresse du monde,  
Docte et fameuse école en raretés féconde,  
Où les arts détérrés ont, par un digne effort,  
Réparé les dégâts des barbares du Nord,  
Source des beaux débris des siècles mémorables,  
O Rome, qu'à tes soins nous sommes redevables  
De nous avoir rendu, façonné de ta main,  
Ce grand homme chez toi devenu tout Romain,  
Dont le pinceau célèbre, avec magnificence,  
De ses riches travaux vient parer notre France  
Et dans un noble lustre y produire à nos yeux  
Cette belle peinture inconnue en ces lieux,  
La fresque, dont la grâce, à l'autre préférée,  
Se conserve un éclat d'éternelle durée,  
Mais dont la promptitude et les brusques fiertés  
Veulent un grand génie à toucher ses beautés !  
De l'autre, qu'on connaît, la traitable méthode  
Aux faiblesses d'un peintre aisément s'accommode :  
La paresse de l'huile, allant avec lenteur,  
Du plus tardif génie attend la pesanteur ;  
Elle sait secourir, par le temps qu'elle donne,  
Le faux pas que peut faire un pinceau qui tâtonne,  
Et sur cette peinture on peut, pour faire mieux,  
Revenir quand on veut avec de nouveaux yeux.  
Cette commodité de retoucher l'ouvrage  
Aux peintres chancelants est un grand avantage ;  
Et ce qu'on ne fait pas en vingt fois qu'on reprend,  
On le peut faire en trente, on le peut faire en cent.

Mais la fresque est pressante, et veut sans complaisance  
Qu'un peintre s'accommode à son impatience,  
La traite à sa manière, et, d'un travail soudain,  
Saisisse le moment qu'elle donne à sa main.  
La sévère rigueur de ce moment qui passe  
Aux erreurs d'un pinceau ne fait aucune grâce ;  
Avec elle il n'est point de retour à tenter,  
Et tout au premier coup se doit exécuter.  
Elle veut un esprit où se rencontre unie  
La pleine connaissance avec le grand génie,  
Secouru d'une main propre à le seconder,  
Et maîtresse de l'art jusqu'à le gourmander ;  
Une main prompte à suivre un beau feu qui la guide,  
Et dont, comme un éclair, la justesse rapide  
Répande dans ses fonds, à grands traits non tâtés,  
De ses expressions les touchantes beautés.  
C'est par là que la fresque, éclatante de gloire  
Sur les honneurs de l'autre emporte la victoire,  
Et que tous les savants, en juges délicats,  
Donnent la préférence à ses mâles appas.  
Ces doctes mains chez elle ont cherché la louange ;  
Et Jules, Annibal, Raphaël, Michel-Ange,  
Les Mignards de leur siècle, en illustres rivaux,  
Ont voulu par la fresque ennoblir leurs travaux.

Nous la voyons ici doctement revêtue  
De tous les grands attraits qui surprennent la vue.

Jamais rien de pareil n'a paru dans ces lieux,  
Et la belle inconnue a frappé tous les yeux.  
Elle a non-seulement, par ses grâces fertiles,  
Charmé du grand Paris les connaisseurs habiles,  
Et touché de la cour le beau monde savant ;  
Ses miracles encore ont passé plus avant,  
Et de nos courtisans les plus légers d'étude  
Elle a pour quelque temps fixé l'inquiétude,  
Arrêté leur esprit, attaché leurs regards,  
Et fait descendre en eux quelque goût des beaux-arts.  
Mais ce qui plus que tout élève son mérite,  
C'est de l'auguste roi l'éclatante visite ;  
Ce monarque, dont l'âme aux grandes qualités  
Joint un goût délicat des savantes beautés,  
Qui, séparant le bon d'avec son apparence,  
Décide sans erreur, et loue avec prudence,  
Louis, le grand Louis, dont l'esprit souverain  
Ne dit rien au hasard, et voit tout d'un œil sain,  
A versé de sa bouche à ses grâces brillantes  
De deux précieux mots les douceurs chatouillantes ;  
Et l'on sait qu'en deux mots ce roi judicieux  
Fait des plus beaux travaux l'éloge glorieux.

Colbert, dont le bon goût suit celui de son maître,  
A senti même charme, et nous le fait paraître.  
Ce vigoureux génie, au travail si constant,  
Dont la vaste prudence à tous emplois s'étend,  
Qui du choix souverain tient, par son haut mérite,  
Du commerce et des arts la suprême conduite,  
A d'une noble idée enfanté le dessein  
Qu'il confie aux talents de cette docte main,  
Et dont il veut par elle attacher la richesse  
Aux sacrés murs du temple où son cœur s'intéresse (1).  
La voilà cette main qui se met en chaleur ;  
Elle prend les pinceaux, trace, étend la couleur,  
Empâte, adoucit, touche, et ne fait nulle pause.  
Voilà qu'elle a fini : l'ouvrage aux yeux s'expose  
Et nous y découvrons, aux yeux des grands experts,  
Trois miracles de l'art en trois tableaux divers.  
Mais, parmi cent objets d'une beauté touchante,  
Le Dieu porté au respect, et n'a rien qui n'enchanter ;  
Rien en grâce, en douceur, en vive majesté,  
Qui ne présente à l'œil une divinité ;  
Elle est tout en ses traits si brillants de noblesse ;  
La grandeur y paraît, l'équité, la sagesse,  
La bonté, la puissance ; enfin ces traits font voir  
Ce que l'esprit de l'homme a peine à concevoir.

Poursuis, ô grand Colbert, à vouloir dans la France  
Des arts que tu régis établir l'excellence,  
Et donne à ce projet et si grand et si beau,  
Tous les riches moments d'un si docte pinceau.  
Attache à des travaux dont l'éclat te renomme  
Les restes précieux des jours de ce grand homme.  
Tels hommes rarement se peuvent présenter ;  
Et quand le ciel les donne il faut en profiter.  
De ces mains, dont les temps ne sont guère prodigues,  
Tu dois à l'univers les savantes fatigues :  
C'est à ton ministère à les aller saisir  
Pour les mettre aux emplois que tu peux leur choisir ;  
Et, pour ta propre gloire, il ne faut point attendre  
Qu'elles viennent t'offrir ce que ton choix doit prendre.  
Les grands hommes, Colbert, sont mauvais courtisans ;  
Peu faits à s'acquiescer des devoirs complaisants,  
A leurs réflexions tout entiers ils se donnent ;  
Et ce n'est que par là qu'ils se perfectionnent.

(1) Saint-Eustache.

L'étude et la visite ont leurs talents à part :  
 Qui se donne à sa cour se dérobe à son art ;  
 Un esprit partagé rarement s'y consomme,  
 Et les emplois de feu demandent tout un homme.  
 Ils ne sauraient quitter les soins de leur métier  
 Pour aller chaque jour fatiguer ton portier,  
 Ni partout près de toi, par d'assidus hommages,  
 Mendier des prôneurs les éclatants suffrages :  
 Cet amour du travail, qui toujours règne en eux,  
 Rend à tous autres soins leur esprit paresseux ;  
 Et tu dois consentir à cette négligence

Qui de leurs beaux talents te nourrit l'excellence.  
 Souffre que, dans leur art s'avançant chaque jour,  
 Par leurs ouvrages seuls ils te fassent leur cour.  
 Leur mérite à tes yeux y peut assez paraître.  
 Consulte-en ton goût, il s'y connaît en maître,  
 Et te dira toujours, pour l'honneur de ton choix,  
 Sur qui tu dois verser l'éclat des grands emplois.  
 C'est ainsi que des arts la renaissante gloire  
 De tes illustres soins ornera la mémoire,  
 Et que ton nom, porté dans cent travaux pompeux,  
 Passera triomphant à nos derniers neveux.

FIN DE LA GLOIRE DU VAL-DE-GRACE.



Mignard.



## LE MISANTHROPE

COMÉDIE EN CINQ ACTES. — 1665.

**PERSONNAGES.**  
 ALCESTE, amant de Célimène.  
 PHILINTE, ami d'Alceste.  
 ORONTE, amant de Célimène.

CÉLIMÈNE, amante d'Alceste.  
 ELIANTE, cousine de Célimène.  
 ARSINOË, amie de Célimène.  
 ACASTE, marquis.

CLITANDRE, marquis.  
 BASQUE, valet de Célimène.  
 UN GARDE de la maréchaulée de France.  
 DUBOIS, valet d'Alceste.

La scène est à Paris, dans la maison de Célimène.



Allez, vous devriez mourir de pure honte. — ACTE I, SCÈNE I.

### ACTE PREMIER.

#### SCÈNE PREMIÈRE.

PHILINTE, ALCESTE.

PHILINTE. Qu'est-ce donc? qu'avez-vous?  
 ALCESTE (assis). Laissez-moi, je vous prie.

PHILINTE. Mais encor dites-moi quelle bizarrerie...  
 ALCESTE. Laissez-moi là, vous dis-je, et courez vous cacher.  
 PHILINTE. Mais on entend les gens, au moins, sans se fâcher.  
 ALCESTE. Moi, je veux me fâcher, et ne veux point entendre.  
 PHILINTE. Dans vos brusques chagrins je ne puis vous comprendre ;  
 Et, quoique amis, enfin, je suis tout des premiers...  
 ALCESTE (se levant brusquement).  
 Moi, votre ami ! Rayez cela de vos papiers.  
 J'ai fait jusques ici profession de l'être ;  
 Mais, après ce qu'en vous je viens de voir paraître,